

# Si la tour m'appelle

Autor(en): **Junod, Jean-Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **6 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849122>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**JEAN-MICHEL JUNOD**

# SI LA TOUR M'APPELLE

*Roman, A la Baconnière, Neuchâtel*

*Le titre du livre est aussi celui du premier et du dernier chapitre.*

*Au chapitre premier, la Tour, c'est la mort, c'est le mirador du camp qui appelle les condamnés par leurs numéros. Et Rey accepte la perspective d'être appelé, lui aussi, par la Tour, car il considère la mort et la vie avec la même indifférence. Pour lui, l'existence est devenue un jeu dont il a fini par se lasser.*

*Au dernier chapitre, la Tour, c'est la vie, la foi en la vie, et Rey obéit à ses impératifs avec assez de confiance pour ne pas craindre la mort. Et c'est au milieu de cette éclosion intérieure, en pleine victoire, que la mort viendra le cueillir.*

*De ce début à cette fin, apparentés par une symétrie opposée, l'évolution de Rey se déroulera dans le tumulte d'une existence riche en aventures et en rencontres extraordinaires.*

## I

Louis-Frédéric Rey entrouvrit les yeux et aperçut une mouche qui cheminait lentement sur le dos de sa main décharnée, une petite mouche brune aux yeux jaunes. Cette espèce lui était familière et il se demanda depuis combien de temps il vivait entouré de leurs essaims. Deux ans, peut-être trois ? Il secoua sa main, sans parvenir à chasser la mouche, qui paraissait empêtrée dans les poils noirs et recourbés. Elle atteignait la fin de sa courte vie de mouche, car on était en novembre. Novembre 1944... Chaque hiver faisait disparaître ces insectes, mais, dès le début de l'été, ils envahissaient à nouveau les baraques et assaisonnaient le potage des prisonniers. Combien de générations de mouches faudrait-il encore subir dans ce camp ? Rey se trouvait encore dans la pénombre du sommeil et son esprit n'allait pas au-delà de ce petit problème.

Au bout d'une minute, il referma les yeux, dans l'espoir de continuer un rêve interrompu : Daria, la femme de Nicolas Suvitch, lui était apparue, dansant et courant dans un long corridor aux parois garnies de miroirs qui la multipliaient à l'infini. Elle tenait une lampe dans sa main et animait ainsi une fête vénitienne dont elle était le personnage innombrable. Ses jambes brillaient de toute leur splendeur à la retombée de bonds irréels, tandis que s'envolaient sa robe verte et ses longs cheveux cuivrés. Après s'être éloignée tout en virevoltant jusqu'à la lointaine extrémité du couloir, Daria s'était rapprochée de Rey, qui déjà voyait se pencher sur lui ce visage pâle et affolé qu'elle avait eu lorsque, pour la première fois, elle s'était offerte à lui. Allait-elle encore... ?

Mais, au même instant, toutes les lampes s'étaient

éteintes et Rey n'avait retrouvé qu'une mouche brune aux yeux jaunes, titubant sur le dos de sa main.

Après avoir sollicité en vain le sommeil, dans le désir d'y rencontrer encore Daria, Rey comprit qu'il ne retrouverait ni l'un ni l'autre et, déçu, il se laissa gagner complètement par le réveil. Pénible remontée qui le plaçait au seuil d'une journée lourde de menaces, car il n'était pas sans danger de manquer l'appel du matin et de jouer au moribond, sous prétexte de tenir compagnie à un autre moribond, véritable, celui-là. Son dévouement lui avait valu un premier acompte de punition, sous forme d'un terrible coup de botte dans les côtes. Mais cela s'était passé dans l'obscurité, au moment du départ des équipes, et le kapo, sans doute pressé, n'avait pas insisté, estimant peut-être que son zèle n'en réclamait pas davantage envers le misérable corps étendu à ses pieds. Un prisonnier ne venait-il pas de lui expliquer que Rey était en train de claquer ? Alors bon, cela pouvait suffire ainsi ! A la suite de ce bref incident, tout le monde était parti au pas de gymnastique pour la carrière et Rey, demeuré seul dans la baraque, n'avait pas tardé à s'endormir et à oublier, dans un sommeil entrecoupé de gémissements, la douleur qui lui déchirait la poitrine.

Réveillé au bout d'une heure, il ne ressentait plus qu'une souffrance atténuée, et un goût de sang dans la gorge. Il éprouvait en outre un dégoût mêlé de honte, et il comprit que son rêve était à l'origine de ce malaise : Daria, multipliée encore par un diabolique jeu de miroirs, venait d'effectuer une éclatante rentrée dans sa vie intérieure. Il était pourtant parvenu à l'en chasser complètement, depuis près d'une année, depuis le jour où Nicolas Suvitch, le mari de Daria, était apparu soudain au camp de Gusen, tel un revenant. Cela avait été une trêve, un semblant de paix. Suvitch ne s'était

probablement jamais douté de l'infidélité de sa femme, et Rey avait jugé cruel de tourmenter son ami avec une histoire que la guerre et leur déportation commune rendaient si lointaine.

Mais voici que le revenant arrivait au terme de sa douloureuse existence et agonisait maintenant à côté de Rey, tandis que Daria venait d'apparaître de l'autre côté, danseuse impudique, au visage décomposé par l'extase. Rey connaissait ainsi la plus bizarre et la plus désagréable des situations : être couché entre sa maîtresse et le mari de celle-ci.

Il hésita, puis regarda sa main. La mouche aux yeux jaunes avait disparu. Enfin, il se décida à tourner la tête du côté où gisait l'homme dont il avait assumé la garde au péril de sa propre vie.

Nicolas Suvitch dormait, son corps informe entouré d'une couverture trouée. Au cours des dernières semaines, la maladie avait décharné son visage au point d'en effacer jusqu'à l'expression intelligente, si douce et un peu rêveuse. Même les muscles de la face avaient fondu et cette tête était devenue aussi impersonnelle qu'un crâne. Mais Rey n'hésitait pas à la reconnaître, parce que c'était la place de Nicolas, la couverture de Nicolas, le parfum de Nicolas, une odeur phéniquée provenant d'un flacon de pharmacie destiné à neutraliser la puanteur de ses haillons. Et c'était l'âme de Nicolas qui émanait de cette frêle carcasse, l'âme d'un innocent poète...

Tous les matins, Rey secouait légèrement l'épaule de son ami. Suvitch était son seul voisin, sa propre place se trouvant au fond de la baraque, près des planches disjointes qui laissaient s'insinuer un courant d'air coupant comme une lame d'acier. Prisonnier de cet univers nocturne plus étroit qu'une baignoire, Rey ne connaissait d'autre évasion que celle d'un sommeil agité, qui ne lui apportait ordinairement que les fumées informes et tourbillonnantes de rêves fugaces. La vision presque cohérente de Daria, d'une insolite clarté, constituait une exception qui l'avait plongé dans une inquiétude mêlée de joie un peu trouble.

Ce fut la raison pour laquelle il hésita avant d'exécuter le geste de tous les matins en posant sa main sur l'épaule de Suvitch.

Il regarda longuement son compagnon. Le visage jaunâtre avait changé et montrait une expression complexe que Rey ne lui connaissait pas. C'était un mélange de souffrance et de joie : souffrance concentrée tout entière dans les yeux mi-clos, entourés de rides douloureuses, et joie, traduite par un léger sourire qui montrait les dents et la bouche entrouverte.

Rey se demandait ce que signifiait cette transformation du visage de Nicolas lorsque la réponse se présenta sous la forme d'une mouche brune aux yeux jaunes. Elle se promenait lentement sur les dents du poète, sans que le moindre souffle ne vînt la gêner...

— Nicolas ! s'écria Rey, sans espérer de réponse. Il esquissa tout de même le geste de tous les matins et secoua légèrement une épaule inerte.

Une minute passa, complètement vide. C'était comme si Rey était mort, lui aussi. Puis il fut saisi d'une étrange inquiétude, qui n'était pas causée par le décès de son ami, mais par l'absence totale d'émotion que cet événement laissait en lui. Il souffrait de ne pas pouvoir souffrir, car il mesurait enfin, à l'importance de cette

épreuve, quel degré d'insensibilité il avait atteint, au cours de ses années de captivité. Tel un spectateur ennuyé, il assistait, sans y participer nullement, à un drame complexe, dont le brusque dénouement n'était peut-être qu'illusoire : Nicolas venait de disparaître de la scène, sans témoin, sans un adieu, sans un cri, pendant que lui-même, Rey, dormait et voyait apparaître, sur la scène furtive de son rêve, l'amante fiévreuse qui avait été la femme du défunt.

Nicolas mort, Daria perdue dans l'inextricable arsenal des songes, Rey demeurait seul au milieu d'un théâtre vide, mais il éprouvait déjà la certitude que ces deux âmes errantes ne tarderaient pas à venir le harceler. De ce pressentiment naissait son inquiétude. Tout insensible qu'il était ou qu'il se croyait, il aurait désiré n'être que le spectateur qui, une fois le rideau tombé, se lève et peut tranquillement rentrer chez lui. Mais, par une tragique unité de lieu, il ne pouvait fuir le théâtre qui était en même temps son domicile, cette baraque infecte où un cadavre, déjà profané par les mouches aux yeux jaunes, gisait à côté de lui. Le dégoût et la peur le gagnaient. Il se retourna contre la paroi humide et chercha, dans le sommeil, son habituel refuge. Mais en vain : les efforts qu'il faisait pour s'endormir manquaient leur but et il finit par se sentir plus éveillé et plus conscient que jamais.

Son ouïe, en particulier, lui paraissait décuplée. À travers les planches de la baraque, il entendait très nettement les bruits habituels du camp, le haut-parleur de la tour principale, les hurlements des suppliciés, pareils à ceux des loups. Et parfois éclatait une rafale, brève mais suffisante, car on économisait déjà la munition. Un vent au souffle irrégulier tirait quelques plaintes des fentes de la baraque en y faisant pénétrer l'atroce puanteur du crématoire.

Peu à peu, Rey se calma et retrouva son indifférence salutaire, mais pourtant il savait quelles menaces peseraient sur lui tout au long de cette journée d'oisiveté clandestine. Il aurait suffi qu'une patrouille de surveillance le découvrit, couché au fond de la baraque à côté d'un mort, pour qu'elle l'embarquât avec le cadavre et lui fit subir le même sort qu'à celui-ci.

Il ne redoutait, de l'univers reculé du camp, que l'échappée des satellites qui parfois s'approchaient dangereusement de la baraque, et il guettait alors, au bruit des bottes, la menace qui se précisait. Du lointain brouhaha se détachaient des pas, doués d'une vie propre très inquiétante. Rey sursautait lorsqu'il les entendait s'accroître brusquement au passage des planches qui servaient de préau à la baraque voisine. Leur violence prenait alors un timbre explosif et contenait toute l'âme des geôliers bien nourris, habitués à écraser du talon la tête des insectes humains. Lorsqu'ils avaient dépassé les planches et pénétré à nouveau dans la boue, Rey ne pouvait s'empêcher de mesurer leur distance à la netteté du bruit de succion que faisaient les bottes dans le sol détrempé. Il attendait alors le choc, c'est-à-dire l'irruption d'un individu en uniforme qui l'aborderait comme le tonnerre et lui parlerait à coups de pied.

L'angoisse cessait lorsque les pas s'éloignaient pour se perdre bientôt dans l'horizon sonore du camp, composé d'éléments disparates qui se neutralisaient en un murmure indéfini.

J.-M. J.